

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## MODES

Nous sommes à la saison où les fantaisies originales et même un peu excentriques sont bien accueillies, surtout au bord de la mer et à la campagne. Là apparaissent des costumes en dehors des modes actuelles, qui nous offrent d'étranges combinaisons d'étoffe, pas laides du tout. Sur la plage des lainages à rayures de couleurs vives, genre bayadère sont gaies; ces rayures font bien dans un cadre de falaises, et se détachent sur l'horizon bleu comme les couleurs de l'arc-en-ciel. Les premières apparues sur la plage de Trouville ont été acclamées; la façon du costume était bien pour quelque chose dans ce succès. Une façon simple, mais charmante et allant à merveille.

Ce lainage, dit Trouville, fond Saint-Bruno, crème, marine, coupé de rayures de deux, quatre ou cinq centimètres de largeur, bleues, mais, grenat, se combine avec le tissu uni. La largeur de la rayure n'est pas indifférente, elle est soumise à la taille de la femme; large, elle raccourcira une femme petite, mais ira à merveille à une femme grande.

Quelques jeunes mondaines ont tout dernièrement arboré le nouveau genre de costume que nous allons vous décrire; nous n'oublierons pas les accessoires qui achèvent la toilette, et dont presque toujours dépend l'harmonie de l'ensemble.

Une jupe courte à rayures, découvre le pied qui est chaussé d'un bas de fil d'Ecosse grenat et d'un soulier



3125

Costume en alpaga souris et velours marron. — Costume en batiste changeante bleu et aurore, et gaze velours rayé.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Charles IX en vernis, à empeigne de cuir jaune. Une très courte tunique s'enlève sur les hanches et se pouffonne modérément. Grand gilet à rayures sur lequel se détache un corsage à pointe; la basque du gilet continue sous celle du dos; la manche a un parement à rayures et l'encolure un col droit en lainage uni,



les deux dépassés par un double biais en étamine crème; le gant *Sporten* peau jaune comme le soulier; le chapeau *Capeline* en paille loutre, très avançant et couvert de fleurs des champs posées sans apprêt, comme si l'on venait de les moissonner et de les jeter dessus; des herbes folles au milieu. L'encas tout à fait rustique, est couvert d'étoffe à rayures; le manche en noisetier.

Autre costume fond crème : la jupe, avec un frisant marine, est de loin en loin, plissée d'un pli rond; une tunique crème découvre entièrement le côté gauche. Une grande chemisette russe en lainage uni, formant bouillon, reçoit une veste à rayures fermée par une agrafe artistique; la manche est à parement de même étoffe que la veste. Bas bleu et soulier verni; gant de Suède naturel et encas rouge. Chapeau en paille marine à calotte élevée entourée de plusieurs rangs de velours crème et marine, chaque rang arrêté par un chou en velours.

Le troisième costume, digne de vous être décrit, est fond marine à rayures rouges, orange et bleu pâle. La jupe à rayures, pour conserver le cachet de la toilette et la tunique rouge joliment croisée devant, avec un pan plissé derrière. Le corsage rappelle la veste bretonne; il est un peu large, posé sur un gilet rouge et n'est pas assujéti; de grandes poches; le tout fort original, est complété d'un grand chapeau de paille noire, forme bretonne, à large bord avec une calotte arrondie, entourée d'un bracelet en velours à longs pans tombant sur le dos. Le bas rouge et le soulier noir, le gant en Suède couleur naturelle et l'encas marine.

Après ces costumes de haute allure, que l'on quitte pour le dîner, nous avons remarqué ceux en foulard, en toile batiste imprimée, très gentils dans leur façon *pompadourette*.

La plage de Trouville, vers six heures du soir, couverte de gracieuses et coquettes promeneuses, offre comme une réminiscence du passé. On se croirait sous le règne de Louis XV, tant les costumes, l'allure des femmes, le papillonnement de la dentelle, voire même la poudre et le rouge dont elles se maquillent font illusion. L'ombrelle ou l'encas monté sur une échasse plus ou moins artistique, rappelle le parasol sur lequel s'appuyait la douairière de noble tournure. Je me souviens d'avoir vu celui de la duchesse de la Rochefoucauld lorsque je visitai le château de la Roche-Guyon, ce domaine seigneurial si rempli de souvenirs intéressants; en tête se place le manuscrit des maximes du Duc, manuscrit que l'on

voit dans la vitrine d'un superbe bureau Louis XIV, authentique celui-là, ouvert à la page 58, à cette réflexion morale : « Le caprice de l'humeur est souvent plus étrange que celui de la fortune. »

Voilà qui est bien sérieux pour un courrier de modes; mentionnons encore, cependant, parmi les souvenirs, la canne de Boileau, toutes les mesures anciennes suspendues à l'entrée et qui servaient à mesurer la redevance que chaque batelier devait payer au châtelain, le château s'élevant sur le bord de la Seine, et arrivons au mobilier. Que de beaux meubles brodés par les comtesses, puis par les duchesses! Un entre autres, est splendide : le fond rose de chine avec des médaillons au petit point, fleurs et jolis insectes brillants. Dans le salon bleu : meubles en tapisserie à points variés sur fond bleu de Roi avec encadrement Louis XIV dans les tons or et, au milieu, un sujet varié. La salle à manger style Louis XIII contient de superbes tapisseries que l'on voudrait pouvoir copier.

Dans la salle des gardes, magnifique avec tous ses portraits de famille, on voit peut-être le plus beau poêle en faïence de Rouen qui existe, spécimen très rare et dont les proportions monumentales sont d'une harmonie parfaite.

CORALIE L.

#### COSTUMES ET CONFÉCTIONS

Ancienne maison Chevreux-Aubertot.

MM. Tissier et Bourély, succ<sup>rs</sup>, 7, boulevard Poissonnière.

Nous avons dit que les confectons et les costumes de cette maison se distinguent par des formes élégantes, des façons soignées, des étoffes nouvelles et bonnes, et des garnitures de goût. Ils ne laissent rien à désirer et contentent les Parisiennes les plus difficiles. Ce que nous disons au sujet des pardessus et des costumes, nous le répéterons pour les trousseaux. La maison Chevreux-Aubertot mérite sa réputation de faire très bien. Nous avons pu nous rendre compte, dans les plus petits détails, du soin apporté dans l'exécution de la lingerie fine et du linge de maison, que le trousseau soit riche ou modeste. La toile, la batiste sont de première qualité. La maison Chevreux Aubertot fabriquant ces tissus, on est sûr d'avoir du linge excellent et beau. Quant aux dentelles et aux guipures qui garnissent chemises, camisoles, pantalons et draps, on ne peut trouver mieux. Les broderies sont fines et bien faites, et de dessins appropriés à l'objet qu'ils enrichissent. Le linge de table est superbe, damassé de beaux dessins avec des chiffres brodés; des fantaisies garnies de guipure de Venise, de broderies à la main sont d'une recherche élégante. Un trousseau qui sort de la maison Chevreux-Aubertot, mérite d'être exposé, et sera toujours très admiré.

#### EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 13 et 15).

*Costume en alpaga gris souris et velours marron.* — Jupe en alpaga, avec un dépassant frisé; elle est ouverte de côté sur un soufflet plissé, et encadrée d'un velours marron doré, qui remonte le long du soufflet. Tunique montée par des plis; le bas rentré en dessous, se relève de côté et se mêle au poul. Veste ajustée, ouverte, sous la poitrine, sur un demi-gilet en velours fermé par des boutons dorés. Parement en velours à la manche ronde.

*Costume en batiste changeante bleu et aurore et gaze*

*velours rayée.* — Jupe en gaze velours montée sur un dessous de taffetas; au bord un plissé. Tunique en batiste très largement relevée; les lés de derrière, serrés par des fronces, tombent droits. Corsage en gaze velours, à basque dentelée, ainsi que le devant qui pose sur une chemisette en gaze orientale crème montée à un col droit en velours. Manche ronde ornée d'un parement en velours, les raies mises en travers.

*Costume en batiste changeante myrte et grenat orné*





Galignani, imp. Paris.

4477

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de Bains de Mer de M<sup>me</sup> TURLE, 9, r. de Clichy - Chapeaux de M<sup>me</sup> BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier.  
Ceinture Régente & Corset Anne d'Autriche de M<sup>me</sup> de VERTUS SOEURS, 12, r. Auber - Parfumerie de la M<sup>me</sup> GUERLAIN,  
15, r. de la Paix - Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN POIVRET, 61, r. Montorgueil.



de broderie. — Jupe en taffetas avec un plissé en batiste. Un volant en broderie anglaise sur batiste écrue, et une grande draperie en batiste ornée de six plis pris sur la hauteur, recouvrent les trois quarts de la jupe. Le relevé de la draperie découvre le côté gauche de la jupe; sur ce côté, un flot en ruban de velours grenat. Corsage ouvert

sur une chemisette tendue en broderie. Des bretelles en ruban de velours suivent l'ouverture du corsage; elles sont fixées, à gauche, sur l'épaule, par un nœud-bouclette, et se terminent en longues bouclettes étagées. A la manche parement brodé et bracelet en velours.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4477

COSTUMES DE PLAGE

Costume en batiste crème uni et batiste brochée.

Jupe en taffetas crème. Dans le bas un volant avec trois plis pris sur la hauteur, et une dentelle au bord plissée très finement; seconde jupe plissée ornée de plis et d'une dentelle. Tunique-princesse en batiste brochée, boutonnée diagonalement sous le côté droit, qui forme draperie, avec un relevé très court et un poulf accentué. Un col droit et le parement de la manche en batiste unie. — Bas de soie rouges. — Souliers mordorés. — Chapeau en paille écrue, garni de velours ponceau et de coquelicots. — Gants de Suède. — Encas en surah ponceau garni de dentelle crème

Costume en foulard bronze et foulard imprimé



de jetons grenat, crème et rouges.

Jupe en taffetas couverte d'une jupe plissée à plis creux en foulard bronze; au bas, plissée avec la jupe, une haute dentelle crème et un bouillon en foulard sur la partie supérieure. Le corsage et la jupe, derrière, sont en foulard à jetons; la jupe plissée et froncée autour de la pointe du corsage, dont le devant est largement échancré sur une chemisette en foulard, divisée en bouillons et terminée en pointe; un revers en velours suit le mouvement cintré de l'échancrure. A la manche parement bronze appliqué d'une dentelle. — Bas en soie bronze. — Souliers vernis. — Gants de Suède. — Capote en paille bronze ornée de coques en ruban et d'épis murs montés en aigrette. — Ombrelle en foulard bronze doublée de soie changeante.

Costume en batiste changeante myrte et grenat orné de broderie, de mesdemoiselles Vidal.

CHRONIQUE

Où passer ses soirées? Les chères amies qu'on voit une fois par an. La foire de Neuilly. Les voisinages désagréables. — Victor Massé. La fin d'un genre. — M. Tissot, ex-ambassadeur. Histoire d'un rosbœuf. — Le choléra. Ce qu'on ne peut pas guérir, on le dissèque. Un cas foudroyant S. V. P.



Je ne connais rien de comique, pour un observateur, comme la détresse sociale qui s'empare, vers la fin de juin, des mondains et des mondaines condamnés, pour une raison ou pour une autre, à prolonger leur séjour à Paris après l'envolement général.

Plus de bals! plus de théâtres! plus de dîners! C'est la fin du monde, en petit, et, subitement, quelques centaines de femmes charmantes se voient menacées de cette extrémité douloureuse: passer leur soirée à la maison, entre leur mari et leurs enfants. Je dis: menacées, car à quoi servirait-il d'être Parisienne, c'est-à-dire essentiellement débrouillarde, si l'on ne savait se tirer d'affaire et trouver le moyen de faire cuire un œuf à la coque sur le radeau de la Méduse?

C'est l'époque où de fringants coupés s'arrêteront devant votre porte, ô vous qui n'êtes ni jeune, ni riche, ni amusante, ni « dans le mouvement ». Des élégantes



fameuses, qui sont vos amies, des amies dont vous n'avez pas entendu parler depuis six mois, autrement que par les journaux du *high life*, s'assièrent pendant un quart d'heure — qui sait ? vingt minutes peut-être ! — dans vos fauteuils. Elles vous reprocheront que vous n'allez jamais les voir. Elles vous féliciteront d'avoir le temps de vivre ; s'extasieront sur votre teint frais et reposé. « Ah ! chère amie, vous êtes une femme intelligente, vous ! Votre existence n'est pas gaspillée, jetée aux quatre vents du ciel, donnée toute entière aux autres ! »

Je ne puis vous dire combien cela me change de causer avec une personne de votre valeur ! Vous savez ? il faudra nous voir beaucoup l'année prochaine. Mon mari me répète toute la journée qu'il ne connaît point de femme qui vous aille à la cheville. Quand voulez-vous que je vienne vous prendre pour aller au Bois ? Dans tous les cas, je compte sur vous mercredi dans ma loge, à l'Opéra. » Bonne créature ! pour un peu plus, elle s'inviterait à dîner chez vous.

Seulement, si vous tenez à l'avoir à votre enterrement, ce qui m'étonnerait, arrangez-vous pour ne pas mourir du 15 avril au 15 juin.

La Providence qui, au dire d'un Sage, ne laisse point de grande ville qu'elle n'y fasse passer une rivière, la Providence, dis-je, eut pitié des Parisiennes en mal de soirée et créa, tout exprès pour elles, la fête de Neuilly, où elles peuvent, par permission de M. le maire, s'attarder jusqu'à une heure du matin. A certains soirs, avec le prix des équipages qui stationnaient devant la *baraque des lutteurs*, et des diamants qui brillaient autour de l'arène, je me serais bien chargée d'atteindre un joli million. Et, avec les entrées — deux francs par personne, s'il vous plaît — le fameux Marseille a dû s'amasser un joli magot. Ce que c'est que la mode ! Vous voyez-vous, chère lectrice de province, faisant arrêter votre calèche en pleine foire, à la porte d'une loge en toile, et assistant, avec quelques amies, à l'assaut de deux hercules réalisant des prodiges sinon de grâce, du moins de transpiration ? Vérité au delà des Pyrénées, erreur en deçà ! Tel passe-temps qui serait mal porté à Lons-le-Saunier, devient, à Neuilly, une incartade de bon genre. Quand je dis : bon genre, je vais peut-être un peu loin et j'aime mieux, pour les femmes comme il faut, le divertissement, très couru d'ailleurs, de la mer sur terre, contrefaçon ou perfectionnement, si l'on veut, des *chevaux marins*, où le mouvement est combiné avec le roulis et le tangage, de façon à rendre malade un gabier à son troisième tour du monde. Ici, c'est la vapeur qui meut le système et c'est l'électricité qui éclaire la fête. Où êtes-vous, jours de mon enfance, où un cheval aveugle nous « tournait » un quart d'heure pour cinq centimes !

Certains journaux ont excommunié, dans de gros articles, les femmes du monde qui n'ont pas craint de se laisser voir chez Marseille junior. Ils n'ont pas manqué de parler, à leur sujet, des Romaines de la décadence assistant aux combats de gladiateurs. Nous passons par le même dérèglement de mœurs, ont-ils ajouté ; les mêmes châtimens nous attendent.

Hélas ! ce n'est pas moi qui dirai que c'est folie de songer aux invasions des Barbares. Ils sont trop près de nous pour cela. Mais je crois qu'avec tous leurs défauts, les Parisiennes de 1884 valent encore mieux que

les dames de la cour de Tibère. Seulement, il n'y a pas à dire : elles veulent avoir « quelque chose à faire » de dix heures du soir à une heure du matin. N'importe quoi, mais quelque chose. Si, dans une baraque de Neuilly, on pouvait entendre la Patti chanter une cavatine, ou M. Caro faire une lecture, je veux croire qu'elles iraient là de préférence. Mais elles n'ont pas le choix et cela explique tout, même ces soirées du samedi, commencées au Cirque et finies au *Jardin de Paris*, ce Jardin Mabilles sans Mabilles, mais non sans Mabiliennes, auprès desquelles les femmes du monde jouent un peu trop le rôle de l'amateur chez les hercules.

— Mon Dieu ! que c'est ennuyeux de ne pouvoir choisir ses voisines ! disait — un peu trop haut — madame de la R... à l'un des derniers samedis du cirque.

La voisine qui avait motivé cette exclamation fait semblant de ne rien entendre. Jusque-là, c'était bien. Mais voilà qu'en sortant de chez Franconi, madame de la R... prend fantaisie d'aller au *Jardin de Paris*. Là, les deux voisines se retrouvent, mais ce n'est pas la grande dame qui était chez elle. Aussi l'autre eut un peu les rieurs de son côté, quand on l'entendit s'écrier :

— Mon Dieu ! que c'est ennuyeux de ne pouvoir aller nulle part sans y trouver des femmes du monde !

\*\*\*

Si le cercueil du pauvre Massé avait été suivi par toutes les jeunes filles qui chantaient encore, le matin de sa mort.

Cours, mon aiguille, dans la laine...

Le doux compositeur aurait eu, sans doute, le plus gracieux convoi que puisse rêver un musicien. Avec lui, on peut dire que le genre de l'Opéra-Comique vient de descendre au tombeau. C'en est fait, pour toujours peut-être, de cette naïveté de la situation et de la mélodie qui a rendu, pendant quarante ans, la scène musicale de la place Favart le véritable théâtre des jeunes filles. Quel auteur et quel librettiste voudraient désormais associer leur talent pour prouver, sans quarts majeures, sans quintes diminuées, sans casse-tête d'orchestration, qu'une femme doit toujours être prête à recoudre la manche de son mari ? Qu'emportons-nous, aujourd'hui, en sortant d'entendre *Manon*, *Lakmé*, *Carmen*, ces trois succès de l'année ? Comme enseignement moral, peu de chose ; comme mélodies, rien de possible, si nous ne sommes point des façons de virtuoses. Car, chose remarquable ! au moment où tant de choses se démocratisent, la musique — vocale, surtout — semble se retrancher derrière la difficulté, comme un astre jaloux derrière les nuages.

Mais les abonnées de ce journal — ce n'est point des plus jeunes que je parle — connaissent mieux que personne ce talent aimable qui savait se mettre à la portée de tous.

Victor Massé fut, pour nous, un collaborateur aussi précieux que bienveillant. Parmi les opérettes qu'il écrivit spécialement en vue du *Journal des Demoiselles*, je cite, pour celles de mes lectrices que leur jeunesse empêche de s'en souvenir : *Les enfants de Perrette* (1868) ; *La trouvaille* (1872) ; *La petite sœur d'Achille* (1873) ; *Une loi somptuaire* (1874).

Ces souvenirs jettent sur les adieux que nous adressons au Maître qui s'en va une tristesse plus grande encore. Ce n'est point seulement une lyre charmante



qui devient muette. C'est, chez nous, une place qui reste vide.

\*\*\*

En même temps que Massé, un autre personnage, membre, lui aussi, d'une Académie, quittait ce monde après de cruelles souffrances; je veux parler de M. Tissot, l'ex-ambassadeur. Une aquarelle dont il me fit présent jadis, montre qu'il eût pu se faire un nom dans une autre carrière que celle de la diplomatie. Ayant habité l'Orient une partie de sa vie, il en comprenait la lumière et les paysages, aussi bien que le caractère et les errements. A Constantinople, où je le connus, il était, de tous les représentants des Puissances, celui qui craignait le moins de faire entendre au Sultan des vérités que le Commandeur des Croyants, habitué à plus de précautions, trouvait parfois un peu hardies.

Epruvé d'ailleurs, depuis longtemps, par un état de santé qui le condamnait à une vie peu mondaine, il ne se piquait ni d'amabilité exagérée, ni de luxe inutile, surtout en ce qui concernait sa table. Ceux qui étaient alors ses secrétaires et, par suite, ses commensaux n'ont pas oublié ces repas de valétudinaire, expédiés en vingt minutes, que leurs jeunes estomacs trouvaient d'une frugalité trop grande. Un jour, érigée à mon tour, et bien malgré moi, en diplomate d'occasion, je me chargeai, à la prière de mes jeunes compatriotes, d'une négociation auprès de leur chef, uniquement accessible, prétendaient-ils, à l'influence féminine. Il s'agissait d'obtenir la substitution ou du moins l'adjonction d'aliments sérieux, tels que le gigot et le roastbeef, au régime peu nutritif des croquettes de volaille, de ris de veau et de quenelles.

La chose n'était pas sans difficulté, car il ne fallait point que l'Ambassadeur pût se douter que ses subordonnés avaient osé se plaindre. Hélas! soit maladresse de ma part, soit pénétration trop grande de la part de l'Excellence, ce fut justement ce qui arriva. Exaspéré comme peut l'être un homme qui a la digestion difficile, mon interlocuteur devina tout, ne parla rien moins que de se brouiller avec moi et de faire rappeler, en bloc, tous ces secrétaires. Heureusement, sa colère se calma, et, dès le lendemain, un roastbeef monumental apparaissait sur la table de l'ambassade. On devine de quels remerciements je fus comblée, dans le plus profond mystère, bien entendu. J'aurais pu, le lendemain, résoudre la question d'Orient à moi toute seule, tant mon influence était sans bornes dans les bureaux de l'ambassade. Pauvre Tissot! le voilà disparu! Et vous, jeunes diplomates, si beaux valseurs,

si pleins d'entrain... et d'appétit, où êtes-vous aujourd'hui?

\*\*\*

J'ai gardé le choléra pour la fin. Je ne suis pas de celles qu'il effraye (on n'a pas habité l'Orient sans l'avoir vu de près) mais il me semble que n'en pas parler serait au moins de l'affectation. D'ailleurs je tâche que ces Chroniques soient comme un reflet des conversations Parisiennes de chaque jour, et vous pensez bien qu'il est peu de sujet auquel on revienne, je ne dis pas aussi volontiers, mais aussi souvent.

Le choléra est un ennemi comme un autre. Or que faut-il demander du soldat qui entre en campagne? Qu'il se porte bien et qu'il n'ait pas peur. Je n'ai point à conseiller à celles qui me lisent un régime sobre et régulier, car je ne pense pas que l'ivrognerie et l'intempérance fassent partie des défauts des abonnées du *Petit Courrier des Dames*. Mais il faut savoir, chose pénible par ce temps chaud! se priver de boire souvent et de boire froid. Au contraire, mesdames, buvez chaud. D'ailleurs, croyez-en mon expérience, une tasse de thé bouillant rafraîchit mieux, et surtout pour plus longtemps, que toutes les carafes frappées du monde.

Nos médecins, d'ailleurs, combattent le choléra avec leur zèle ordinaire. Ils ne le guérissent pas encore, mais ils le connaissent à fond, ce qui est déjà quelque chose. A l'inspection du moindre microbe, ils vous diront si l'animalcule arrive de Calcutta ou de Saïgon, et si feu son propriétaire appartenait à l'administration civile ou à l'armée. Tout malade confié à leurs soins devient leur enfant. Ils ne le quittent que tiré d'affaire ou autopsié.

Cependant il m'a paru que le grand docteur Berlioz, venu chez nous pour son instruction personnelle, faisait un peu le difficile, ce qui n'est pas le cas d'un homme bien élevé, en visite chez des voisins.

« Que pensez-vous du choléra? lui demandait-on dans un hôpital de Toulon, le jour de son arrivée.

— Euh! euh! répondit-il. Entre l'asiatique et l'autre, j'hésite un peu. Il me faudrait des microbes.

— Qu'à cela ne tienne, s'écria le personnage chargé de faire les honneurs. Voilà justement un matelot qui vient de mourir, et...

— Disséquer ce mort-là! jamais de la vie. Il a mis trois jours à mourir. Ses microbes doivent être dans un état déplorable. Non, non. *J'attends un cas foudroyant.* »

Et dire que Molière n'est plus de ce monde! S'il en était encore, à vrai dire, il serait bien vieux pour faire des comédies.

CONSTANCE.

### MOTS EN CARRÉ

Ce pays où règnent les brames  
Assiste au lever du soleil  
Et tisse, pour les belles dames,  
Le cachemire sans pareil.

C'est la fête aimée entre toutes  
Par les humbles et les enfants.  
Reconnaissez-vous sur les routes  
Le pas des bergers triomphants?...

N'y mettez jamais Anatole!  
Il serait capable, aussitôt,  
De l'entreprise la plus folle :  
Sa tête a son coup de marteau.

Les pourvoyeurs de ce prophète,  
Dociles à l'ordre de Dieu,  
Voltigeaient sur sa chauve tête  
En croassant par le ciel bleu.



N° 1. Chapeau en paille bronze, garni d'ottoman et de cerises.

Forme capote à passe bouillonnée de velours; sur le fond élevé s'appuient des coques en ottoman. Touffe de cerises, devant, avec ses feuilles groupées et d'autres plus petites en aigrette; des herbes légères sur le côté brides en ottoman.

N° 2. Chapeau en paille beige.

Calotte élevée, et bord petit et plat, légèrement relevé à droite.

Autour de la calotte, une draperie en ottoman mordoré et des coques devant, appuyées sur la calotte. Plumes beige et loutre enveloppant la calotte d'un seul côté, une tête vient ombrager la touffe de coques.

N° 3. Costume de Casino en surah et tulle vert Nil.

Demie traine en satin, montée par des plis serrés qui s'ouvrent progressivement en éventail; elle n'est fixée à la jupe que jusqu'au dernier volant du tablier; à partir de ce volant jusqu'en bas elle est indépendante,



N° 1. Capote en paille bronze. De M<sup>me</sup> Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.



N° 4. Costume en voile pain brûlé avec veste en tissu beige. Modèle de M<sup>me</sup> Turle, 9, rue de Clichy.

et laisse voir en se déplaçant la garniture de la jupe. Cette jupe est en surah, garnie de sept volants plissés en tulle, le tulle mis triple. Au-dessus, une draperie en tulle. Corsage en surah couvert de tulle plissé, avec le devant garni de plissés remontants, auquel des bretelles en tulle plissé donnent l'aspect d'un plastron. Sur la pointe du dos, des flots de tulle forment un pouf vaporeux. Manche courte en satin couverte de tulle drapé. Pour une jeune fille, cette robe en tulle blanc est tout à fait charmante. Cette façon est aussi très jolie en voile ou en batiste.

N° 4. Costume en voile pain brûlé avec veste en tissu de laine beige.

Jupe en taffetas, couverte d'une seconde jupe plissée en voile pain brûlé, drapée d'une tunique relevée en paniers irréguliers; derrière, un pouf assez volumineux. Veste en tissu beige avec une chemisette plissée en voile pain brûlé, montée à une pièce carrée; cette pièce est cornée par les revers d'un grand col carré en velours pain brûlé; la chemisette est main-



N° 3. Robe de Casino en surah et tulle vert Nil. Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.



N° 5. Coiffure torsadée.

tenue à la taille dans une ceinture qu'attache une boucle en vieil argent. La basque du devant de la veste est indépendante de celle du dos et dépasse la chemisette de dix centimètres; sur le côté sont posés trois galons arrêtés par des boutons. Un plissé éventail est rapporté entre les côtés plats de la basque du dos. Col droit en velours et, à la manche ronde, un parement arrondi au bord supérieur.

Cette façon se fait en toile batiste; la jupe et la tunique nuance écrue ou bise et la veste couleur marine avec le col et le parement de la manche en velours poncé; ou la jupe et la tunique marine et la veste en Andrinople.

N° 5. Coiffure torsadée.

Une raie frontale sépare les cheveux frisant sur le front, de ceux relevés à la Chinoise et largement ondés qui se perdent dans le chignon. Ce chignon se compose de mèches roulées et torsadées; celles de la nuque relevées à racine droite. Des épingles-boule maintiennent les co-

ques en enjolivant la coiffure.

N° 6. Costume en dentelle crème et taffetas iris pâle.

Sous-jupe en taffetas; au bas, un plissé ombragé par une dentelle. Trois volants en tulle brodé sont étagés sur la jupe et dépassés par un volant dentelé en taffetas iris. Au-dessus du troisième volant de dentelle, un vaporeux bouillon de tulle brodé, remonte à la taille et fournit une tunique pouffonnée; sur le côté tombe un flot à longues coques et pans en ruban ottoman iris foncé. Le corsage en taffetas très clair à longue pointe, est ouvert légèrement en carré long; une dentelle suit le bord et se prolonge jusqu'au bas de la pointe; une touffe d'azalées d'un côté, de l'autre, trois nœuds-papillon échelonnés. A la manche arrêtée sous le coude, une dentelle et un nœud. Le pouf en tulle brodé s'agrafe sur le corsage.

Ce costume, en dentelle noire sur taffetas iris, est aussi fort joli; mais il ne faudrait pas faire dépasser le volant de taffetas. Le corsage serait tendu de laize ou de tulle perlé.



N° 2. Chapeau en paille beige. De M<sup>me</sup> Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.



N° 6. Costume en dentelle crème et surah iris pâle. Modèle de M<sup>me</sup> Turle, 9, rue de Clichy.



## LE SECRET DE L'ABBÉ CÉSAIRE

(SUITE)



TOUTEFOIS, ce n'est pas tout. M. Maurice des Touches, d'abord plein d'attentions, de bonté et de politesse pour l'institutrice de sa sœur, a changé subitement à mon égard. Lui aussi me regardait avec une sourde colère, et je n'ai pu m'empêcher de m'en plaindre à lui avant de quitter cette maison.

« Qu'avez-vous à me reprocher ? lui ai-je dit.

« Sa réponse a mis le comble à mon trouble. Ce n'est pas pour sa sœur qu'il est jaloux !

« Ah ! Dieu ! c'est pour le coup, maintenant, qu'ils me reprocheraient d'être une intrigante ! Mais avouez que le malheur me poursuit. Pourquoi ce jeune homme n'est-il pas resté à X... ? J'étais si tranquille, si heureuse !

« Maintenant, je n'ai plus qu'un désir : c'est de m'en aller d'ici. Où faut-il me rendre ? A Roehampton ou à Saint-Eutrope ? J'attends vos ordres, mon Père. Si je pouvais rester près de vous jusqu'à ce qu'ils reviennent au Sauzet, je serais bien heureuse. Il y a en moi une révolte que votre voix seule peut calmer. Pourquoi tout cela m'arrive-t-il ?

« Je vous supplie de me répondre sans perdre une heure. Si vous pouviez m'envoyer un télégramme, je partirais demain. En attendant, je vais remplir ma malle, ce qui n'est pas bien long. Priez pour votre fille, qui souffre de son propre chagrin et de celui qu'elle vous cause. »

Le lendemain, avant midi, M. des Touches reçut de l'abbé Césaire la dépêche suivante :

*« Je vous prie de m'envoyer Mary par le train de ce soir. Une lettre, demain, vous dira pourquoi. »*

« Ma chère enfant, dit le président à la jeune fille qu'il avait fait appeler immédiatement, notre ami le bon curé de Saint-Eutrope vous appelle. Ce ne peut être que sur votre demande. Je respecte votre délicatesse, bien qu'elle me semble exagérée. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous avez mon affection et mon estime. Au revoir. Au revoir, vous m'entendez ? car tout est loin d'être fini entre nous. Je vous conduirai moi-même à la gare ce soir. Préparez-vous et dites à Sabine de ne pas trop pleurer. Elle vous retrouvera bientôt. »

Sabine ne pleura point et n'en eut point envie. Elle était de celles qui laissent les larmes de côté quand il faut agir. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'elle entra à son tour chez son père.

« Papa, fit-elle, d'un ton résolu qu'on ne lui connaissait guère, il se passe ici des choses injustes, et c'est moi qui en suis cause. Je n'ai jamais voulu de M. de Montrupert, et la preuve, c'est que j'ai fait semblant d'avoir mal au pied le jour où il est venu, pour

ne pas le voir. Maintenant que vous savez tout, vous êtes trop juste pour renvoyer miss Wood.

— Voyez un peu l'adroite fille ! dit le président. Mais, sois tranquille, on ne renvoie personne. On te donne un mois de vacances, voilà tout. Seulement que la leçon te serve, et, à l'avenir laisse les finesses de côté.

— J'y renonce, papa ; mais qui a voulu être le plus fin de nous deux ? Vous savez : je prends acte du précédent, comme on dit au Palais. »

On devine que l'audience de congé accordée à miss Wood par madame des Touches ne brilla point par un excès de cordialité de la part de cette dernière. Mais son mari était présent, et elle se montra du moins polie.

A sept heures, le président et sa fille montèrent en voiture avec Mary pour l'accompagner à la gare, où les adieux des jeunes filles furent touchants.

Le train allait se mettre en route. Appuyée sur la portière de son compartiment, Mary envoyait un dernier baiser à Sabine qui tournait le dos à l'entrée du public. Tout à coup, celle-ci vit le visage de la jeune Anglaise se couvrir de rougeur. Au même instant, Maurice s'approchait du wagon et montait sur le marche-pied.

« Mademoiselle, dit-il, votre départ a été tellement subit que je n'ai pu en être instruit d'avance. Grâce à Dieu, j'arrive à temps pour vous dire au revoir et vous prier de nous pardonner à tous. »

La jeune fille, incapable de répondre, fit un signe de la main pour protester. La cloche avait sonné, le train s'ébranlait déjà.

« Si, accentua Maurice toujours sur le marche-pied, de nous pardonner. Et maintenant que vous n'êtes plus sous le toit de mon père, vous êtes libre de m'entendre ; voici mon dernier mot : je vous aime ! »

Il sauta lestement sur le quai sans attendre une réponse.

Sabine continuait ses signaux avec son mouchoir, les yeux pleins de larmes, Mary, dans son wagon, ne songeait pas à son élève, l'ingrate ! C'était la première fois qu'on venait de lui dire : je vous aime !

Et c'est précisément pour cela qu'elle partait.

## XV

Trois semaines s'étaient passées. Le baron d'Uzel était depuis longtemps réinstallé à la Grandcombe. Vincent, en attendant la réponse promise, courait la Suisse et se livrait aux ascensions les plus effrayantes. Et il n'y avait pas, à cette heure, dans le monde entier, une fille unique plus gâtée, une jeune reine plus adorée que ne l'était Mary à Saint-Eutrope, entre l'abbé Césaire et la vieille Justine.



Hélas! cette heureuse tranquillité allait finir. Un matin, le bon curé reçut une lettre du président qui lui annonçait son retour pour le lundi suivant.

« Je désire vous voir le lendemain matin, continuait M. des Touches, soit au presbytère, soit chez moi, comme vous le préférerez. Vous savez déjà, par mes lettres précédentes, de quoi il s'agit, et j'ai attendu, selon votre désir, que le 18 juin soit passé. »

Le mardi suivant, après s'être annoncé par un billet, l'abbé Césaire entra de bonne heure dans le cabinet du président revenu la veille, et posa sur la table une enveloppe cachetée.

« Notre conversation sera longue, dit-il, et je suis effrayé moi-même de ce que j'ai à vous dire. Vous aurez besoin de faire appel à votre amitié, à votre justice, pour ne pas me garder rancune de ce que j'ai osé vouloir. »

— Parlez, ami cher et vénéré. Je vous attendais avec impatience. Vous savez déjà de quel mariage il est question pour notre protégée. Mais, avant d'aller plus loin, j'avais le devoir de connaître par vous bien des choses. Tout est pour moi un mystère dans cette jeune fille, sauf sa personne. Vous seul, je crois, pouvez dire son histoire...

— Président des Touches, interrompit le prêtre, vous ne soupçonnez pas ce que vous allez entendre. Je vais vous raconter par quelles fatales circonstances Delcourt, l'innocent, fut condamné, il y a vingt ans, comme homicide. Voilà l'histoire que je vais vous dire.

— Oh! s'écria le vieux magistrat dont la physionomie passa de la curiosité à l'épouvante, vous saviez! et, jusqu'à ce jour, vous avez gardé le silence!

— Jusqu'ici, mes lèvres de confesseur étaient fermées. Elles sont ouvertes aujourd'hui.

— Cependant... si vous étiez mort?

— Le cas était prévu; vous pouvez le voir. Examinez cette enveloppe. »

Le paquet portait le nom du président sur une adresse extérieure. Cette première feuille déchirée, l'abbé en fit paraître une seconde où se lisaient ces mots :

« Ceci ne doit être ouvert que le 18 juin 1882. »

« Maintenant, fit-il, voici l'histoire de Delcourt :

» En 1860, il y a donc maintenant vingt-deux ans, ma santé m'obligea à quitter les fonctions fatigantes de vicaire de Saint-Sulpice. Je les exerçais depuis longtemps déjà, et c'est en dirigeant des conférences de Charité que j'étais devenu l'ami de l'étudiant des Touches, mon compatriote. Quand je partis pour l'Angleterre, où un poste d'aumônier m'attendait, vous veniez d'être nommé Conseiller à la Cour. Vous étiez l'un des plus jeunes, et tout vous promettait un avenir brillant.

— Pauvres promesses! Elles sont bien vite tombées dans le néant.

— Je vous montrerai bientôt des ruines plus lamentables encore. J'arrivai au couvent de Roehampton et j'y pris mon service. A la fin de mes premières études, j'avais déjà passé du temps à Londres et je parlais... l'anglais comme ma propre langue. Rien à vous dire des quatre premières années de mon ministère dans cette maison sainte et tranquille, où ma santé se remit bientôt. Le jour de Noël 1864, comme je rentrais dans

mon ermitage, après avoir célébré la messe de minuit, on m'informa qu'une mourante m'attendait dans un cottage voisin. Le long des chemins couverts de neige de la banlieue de Londres, je suivis l'envoyé qui était venu m'avertir. Au bout d'une heure de marche, j'entrais dans une petite maison simplement, mais confortablement meublée. Là, seule avec une fille de service tout en larmes, une pauvre femme se préparait à quitter ce monde. Elle était jeune encore et avait dû être fort belle. Comme je la bénissais en Anglais, elle m'arrêta et me pria de lui parler dans notre langue. Elle était Française et m'apprit son nom qui ne me dit rien alors, mais qui vous laissera moins calme, mon pauvre ami. Elle s'appelait madame Varin.

— Grand Dieu! gémit le président plus pâle qu'un des accusés qu'il jugeait autrefois. Quelle histoire effroyable allez-vous m'apprendre?

— Vous allez connaître les aveux de la mourante, ce qu'elle m'a permis, ce qu'elle seule pouvait me permettre de répéter, même pour sauver ma tête, si elle avait été menacée.

— Oh! pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt?

— Vous le saurez. Tâchez de m'écouter avec calme. Et d'abord, vous ne vous êtes pas trompé. C'est Varin qui a tué le caissier de sa maison. »

M. des Touches ne répondit que par un geste de profond désespoir.

« Depuis longtemps, continua l'abbé, une intrigue existait entre ce comptable et la femme d'un de ses deux patrons, celle que j'ai aidée à mourir. Delcourt n'avait pas été long à s'en apercevoir et avait voulu éloigner l'employé coupable. De là, entre les deux hommes, ces altercations qui ont été révélées aux débats — je les ai relus, moi aussi — et qui ont été l'une des charges invoquées contre le malheureux. Varin, aveuglé, selon l'ordinaire, insista pour garder le caissier dont il passa, dès lors, pour le protecteur. Un jour, cependant, le soupçon vint. Le mari, dissimulé et maître de lui, en apparence, mais d'une violence qui ne reculait devant rien, et, d'une adresse au dessus de l'ordinaire, partit pour Bruxelles où, de fait, sa présence était réclamée. Il ne faut pas longtemps pour revenir de Belgique à Paris. Il revint, après s'être ménagé un alibi indiscutable. Un soir, déguisé de façon à n'être point reconnu, il rentra inopinément dans son petit hôtel de Passy où il surprit deux coupables. Il avait tout calculé d'avance et ne manifesta rien alors, ne voulant pas de scandale sous son toit. Mais ses yeux lancèrent une menace que la pauvre femme interpréta comme l'annonce d'un duel à mort. Le lendemain, elle apprenait avec tout Paris l'assassinat horrible dont elle était seule, avec sa femme de chambre, à deviner l'auteur véritable.

— Malheureuses créatures! elles ont déposé que Varin n'avait pas quitté Bruxelles!

— L'assassin les avait prévenues qu'il y allait de leur vie. Et puis la femme coupable, qui avait déjà causé le meurtre d'un homme, eut peur de faire tomber la tête de son mari.

— Allons donc! comme s'il se fût trouvé un jury pour condamner dans des conditions semblables!

— Vous savez cela, vous, magistrat. Mais une femme aux trois quarts folle de terreur pouvait l'ignorer. Comprenez aussi qu'il s'agissait pour elle d'éta-



sa honte aux yeux du monde. Mais surtout, elle ne pouvait soupçonner, elle me l'a dit, qu'une accusation dirigée contre Delcourt résisterait à un interrogatoire de vingt minutes. Malheureusement, le pauvre homme perdit la tête, ou, plus probablement, il eut le courage sublime de ne pas se défendre au prix de l'honneur d'une femme. Varin, au moyen de ses propres clefs, avait ouvert et fermé les serrures fort à son aise et, à l'heure où l'on découvrait le crime, il discutait à Bruxelles une affaire entamée la veille. Il avait eu, d'ailleurs, la précaution de dévaliser la caisse, pour faire croire à un vol, et l'honnêteté relative de n'emporter que la moitié à laquelle il pouvait prétendre, comme l'un des associés. A cette époque la maison était déjà dans un état désespéré; et cette particularité peu explicable fut encore invoquée contre Delcourt. Enfin, vous savez le reste.

— Ainsi cette bête sauvage de Varin aurait laissé tomber la tête d'un innocent ?

— Sa femme a prétendu que non. Elle m'a affirmé qu'il considérait la commutation comme inmanquable, mais que, si elle eût été refusée, il eût pris ses mesures pour sauver Delcourt sans se perdre lui-même. Efforçons-nous de le croire, pour l'honneur de l'humanité.

— Mais elle qui savait tout, comment pouvait-elle vivre dans cette attente effroyable ?

— Elle ne vivait pas, ou plutôt elle en est morte. Gardée à vue par son mari avec sa femme de chambre, terrifiée par des menaces continuelles, craignant moins la mort pour elle, cependant, que pour cet innocent dont chaque aurore pouvait voir dresser l'échafaud, elle n'a pas eu une heure de sommeil entre le jour de la condamnation et celui de la grâce. A la faveur du désordre causé par la faillite, son mari disparut avec elle et l'amena en Angleterre. Puis il l'abandonna et elle ne le revit plus. Vous jugez bien qu'elle n'avait guère envie de le revoir. Cependant, pour ne pas la pousser à quelque acte de désespoir, le misérable ne la laissait pas manquer d'argent. Des années se passèrent, mais elle ne se remettait pas de ces secousses terribles. Un jour, elle se sentit condamnée à mort, elle aussi. Ce fut alors qu'elle vous écrivit cette lettre que vous m'avez montrée et dont vous reconnaissez l'écriture, tout à l'heure. C'était le commencement de la réparation.

— Hélas ! réparation bien incomplète !

— Elle l'avait commencée autrement. Elle ne pouvait quitter son lit, mais elle avait confié à sa femme de chambre, personne d'une intelligence rare, une mission que celle-ci mit presque deux ans à accomplir : retrouver madame Delcourt et sa fille. Ces deux pauvres créatures se cachaient, elles aussi, et, rapprochement étrange ! elles se cachaient à Londres. Quand la femme du meurtrier les retrouva, la fille du condamné à mort, une enfant de trois ans, était sur le point d'être orpheline.

— Oh ! s'écria le président, vous voulez donc que ma vie ne soit plus qu'une vision lugubre, semée de désastres et de tombes !

— Je veux autre chose, vous le verrez tout à l'heure. Mais il est temps que j'achève le récit de cette nuit d'agonie. Aux premières lueurs du jour, madame Varin expirait, pardonnée. Je vous assure que celle-là a

expié dès ce monde. Quand je rentrai à Roehampton, où l'on attendait depuis une demi-heure le signal de la grand-messe, désordre sans exemple ! je rapportais avec moi, outre les papiers que voici, l'adresse d'un orphelinat de Londres où la fille de Delcourt était élevée. En outre, j'avais reçu de la mourante une somme d'argent destinée à l'enfant et patiemment économisée, plus une lettre adressée à Varin, alors occupé à refaire sa fortune en Amérique. Voyons d'abord les papiers. »

L'abbé Césaire ouvrit l'enveloppe et en retira un pli signé au dos et certifié par un homme de loi.

« Vous trouverez là, continua-t-il, la déposition écrite de madame Varin et de Justine Duployer, sa femme de chambre. Elles déclarent avoir vu et entretenu Varin, dans son domicile, à Paris, durant la soirée qui a précédé l'assassinat, et indiquent d'autres personnes qui l'ont aperçu, sans le reconnaître sous son déguisement, comme pouvant confirmer ce témoignage. »

— Eh ! gémit le président, allez donc retrouver des témoins après vingt ans !

— Il y en a un, du moins, qui ne sera pas difficile à retrouver. Justine, ma gouvernante, une pauvre vieille aujourd'hui, parlera quand on voudra l'entendre. C'est l'ancienne femme de chambre de madame Varin.

— Pauvre ami ! on voit que vous n'êtes pas un juriconsulte, vous. Après dix ans révolus depuis l'arrêt, le témoignage de Paris tout entier ne saurait faire condamner Varin. Et, tant que celui-ci n'est pas condamné, la sentence qui a déshonoré le nom de Delcourt ne peut être effacée.

— Je sais cela aujourd'hui; vous me l'avez expliqué lors de votre démission; mais je l'ignorais alors. Aussi ne fis-je aucune objection quand ma pénitente me demanda d'attendre la vingt et unième année de la petite Delcourt pour produire les révélations que je venais d'entendre. Et c'est aujourd'hui, 18 juin, que le délai expire.

— Quelle était l'intention de cette malheureuse ?

— C'est ce que je lui demandai. « J'ai déjà fait assez de mal à mon mari, répondit-elle. Je veux qu'il ait le temps de mourir sans être inquiété par la justice des hommes. Quant à la fille du malheureux, le silence n'est-il pas ce qu'il y a de meilleur pour elle ? » J'avoue que cet avis fut le mien et l'est encore. C'est un terrible fardeau pour une pauvre enfant, qui entre dans la vie sans fortune et sans appui, que le nom d'un père mort sous la livrée du forçat.

— Un forçat innocent n'est pas un forçat.

— Vous parlez en magistrat, dit l'abbé en fixant attentivement son interlocuteur. Mais parlons en hommes. Voyez-vous cette enfant livrée, dans un pensionnat, à la curiosité, à la malice de ses compagnes ? La voyez-vous, plus tard, voulant gagner sa vie et disant à la mère qui cherche une maîtresse pour son enfant : « Prenez-moi; je suis la fille d'un homme qui a eu la main du bourreau sur son cou ! » L'auriez-vous acceptée pour Sabine, vous ?

— Grand Dieu ! Si je l'aurais acceptée ! Je l'aurais reçue à genoux sur le seuil de ma porte, la pauvre martyre ! De cette façon, le mal commis un jour sous mes yeux, par ma bouche, était réparé en partie.

— Eh bien ! alors, dit l'abbé en se levant, le visage



illuminé d'un rayon d'espoir, réparez-le. La petite fille que j'ai amenée, il y a quinze ans, à Roehampton, l'institutrice que j'ai placée chez vous il y a six mois ne s'appelle pas Wood comme tout le monde le croit, comme elle le croit elle-même. Son nom est... Marie Delcourt.

— Oh ! s'écria le président atterré, en cachant son visage dans ses mains. Comment avez-vous osé ?

— Déjà des reproches ! fit le prêtre. Il y a des courages qui sont plus faciles en paroles qu'en actes. Vous n'avez plus envie de vous mettre à genoux devant elle, maintenant ?

— Vous m'avez mal compris. Ce n'est pas de moi que je parle, mais de cette jeune fille. Etes-vous sûr quelle vous pardonnera, quand elle saura quelle main vous avez fait toucher à la sienne, à quelle table vous l'avez fait asseoir ?

— N'exagérons rien, et voyons avant tout la réalité des choses. J'ai osé, comme vous dites. J'ai voulu vous mettre à même de payer votre dette, le jour venu. Voici que l'occasion se présente : cette enfant a besoin de vous. Soyez un peu son père, vous aussi, et venez à mon aide. Ah ! si Dieu voulait que ce mariage pût s'accomplir ! Il rendrait à la pauvre petite un peu de ce qu'elle a perdu. Vous savez tout, maintenant. Réfléchissez, quand vous serez plus calme ; je viendrai vous revoir et nous chercherons ensemble ce qu'il faut répondre au marquis de Montrupert. »

Le vieux prêtre s'était levé et gagnait doucement la porte.

« Encore un mot, dit le président. M'autorisez-vous à causer de tout ceci avec mon fils ? C'est un homme de bon conseil et qui, dans la circonstance, peut juger froidement. D'ailleurs il sait déjà bien des choses. »

— Vous êtes le maître de faire tout ce qu'il vous plaira des révélations que vous venez d'entendre. Cependant Marie les ignorera jusqu'à nouvel ordre. Au revoir, et que Dieu vous aide ! »

XVI

Resté seul, le président essuya son front baigné de sueur et chercha, comme l'avait dit le bon curé, à redevenir calme. La tâche qu'il avait devant lui l'effrayait, et il n'avait jamais mieux compris combien, en effet, il y a loin parfois du sentiment à l'action effective.

Au moment où il se disposait à faire appeler son fils, le jeune homme parut. Il venait de voir l'abbé Césaire quitter le château. Il accourait chez son père, tout enfiévré par l'attente.

« Eh bien ! demanda-t-il avec un trouble qui n'eût

pas échappé au vieillard en toute autre circonstance. Et ce mariage ?

— Ah ! mon ami, si tu savais ! J'ai peine à rassembler mes idées. Ce que je viens d'apprendre m'a terriblement ébranlé. Je n'ai plus la force de supporter de pareilles secousses.

— Mais qu'y a-t-il ? que savez-vous ? qui peut vous mettre en cet état ?

— Il y a que cette jeune fille que j'ai reçue chez moi, à qui j'ai confié ta sœur, dont Vincent de Montrupert veut faire sa femme...

— Mon Dieu ! s'écria Maurice devenu livide.

« Elle ne s'appelle pas Mary Wood. C'est la fille de Delcourt. »

— Ah ! fit le jeune homme avec un éclair de joie. Vincent ne l'épousera pas.

— Hélas ! à quel remords sans fin cette première parole qui t'échappe me condamne ! C'est donc vraiment irréparable ! Les morts sont morts ; les vivants sont à jamais flétris, et cette pauvre fille n'a aucun espoir de changer son nom maudit contre celui d'un honnête homme !

— Mais remarquez, mon père. .

— Sais-tu qu'il y a de quoi devenir fou ! Voilà un homme qui s'est perdu pour n'avoir pas voulu se sauver au prix de l'honneur d'une femme — car je comprends tout, maintenant ; — un homme honnête et estimé, chez qui tout le monde allait quand il était riche ; sa femme était de bonne naissance et de haut mérite ; de plus grands seigneurs que Vincent se trouvaient fort heureux d'être invités à ses fêtes. Et parce qu'un adroit bandit a su donner le change, leur fille devient un être abject qu'on n'épouse pas !

— Je vous supplie de vous calmer, mon père. .

— Et quelle personne accomplie, que cette pauvre enfant ! Oublies-tu que tu m'as dit toi-même, un jour : elle pourrait être fille d'un lord ?

— Je n'oublie rien, je vous assure.

— Ah ! si son père lui avait laissé des millions acquis honteusement, passe encore ! Eh bien ! moi, je ne désespère pas. Montrupert est le chevalier des nobles causes et, cette fois-ci, du moins, son dévouement serait sûr de sa récompense. Je lui parlerai moi-même ; je lui raconterai tout ; je lui offrirai de faire toutes les démarches possibles.

— Elles seront inutiles.

— Au point de vue légal, oui. Mais la conscience publique est le juge des juges, et je me charge de la soulever.

— Encore, mon père, faudrait-il savoir si miss Wood aime cet homme. J'ai quelques raisons d'en douter.

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain Numéro.)

Explication du Proverbe du 12 Juillet : *Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.*







2379

BIJOU ARTISTIQUE  
de la  
MAISON SENET  
35,  
rue du Quatre-Septembre.

—  
VESTE A GILET  
Modèle de  
MADAME HUBLER  
10,  
Place Vendôme.



2142

Bracelet artistique de la maison Senet.

Veste en drap d'été écu.

*Bracelet en métal vieil argent, composé de médaillons repercés avec portraits historiques : 22 fr.*

*Veste en drap d'été écu. — Sur un gilet fermé par des boutons-grelots, est ajustée la veste légèrement fuyante des côtés. Col droit au gilet, col rabattu et à revers à la veste. Une poche à cheval sur la couture du dessous du bras. Un parement à la manche ronde. A tous les contours, des grelots assortis aux boutons-grelots du gilet. On peut les mettre en*



3151

laine, mais c'est moins original.

*Ombrelle en tulle brodé écu appliqué sur une soie légère rose passé. — Au contour une cordelière fait tête à une haute dentelle. Un nœud au manche, un autre sur l'ombrelle dans le haut.*

*Ombrelle en satin grenat et tulle crème bouillonné. — L'ombrelle est couverte de satin plissé avec des bouillonnés en tulle posés à jours, c'est-à-dire qu'il n'y a rien dessous, ce ne sont pas des jours. Nouveauté très élégante et originale.*

## OMBRELLES EN DENTELLE

Ombrelle en tulle brodé écu. — Ombrelle en satin grenat et tulle crème bouillonné.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4477, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

## PREMIER CÔTÉ

Corsage et tunique, première toilette (gravure, n° 4475).

— Costume de petite fille (gravure n° 4475).

## DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage, toilette habillée, page 7 (Album de Juillet).

Robe, costume en toile pour enfant, page 7 (Album de Juillet).